

JAVIER SUSO LÓPEZ
(coord.)

5

PLURILINGUISME ET ENSEIGNEMENT
DES LANGUES EN EUROPE: ASPECTS
HISTORIQUES, DIDACTIQUES ET
SOCIOLINGUISTIQUES.
TROIS REGARDS (WILLEM FRIJHOFF, DANIEL
COSTE, PIERRE SWIGGERS) EN PARALLÈLE

GRANADA
2010

Edición publicada gracias a la ayuda del Grupo de Investigación HUM-354 “Lingüística, Estilística y Computación” (LEC) y la Junta de Andalucía.

“Cualquier forma de reproducción, distribución, comunicación pública o transformación de esta obra sólo puede ser realizada con la autorización de sus titulares, salvo excepción prevista por la ley.

Diríjase a CEDRO (Centro Español de Derechos Reprográficos-www.cedro.org), si necesita fotocopiar o escanear algún fragmento de esta obra.”

© LOS AUTORES.
© UNIVERSIDAD DE GRANADA
PLURILINGUISME ET ENSEIGNEMENT DES
LANGUES EN EUROPE: ASPECTS HISTORIQUES,
DIDACTIQUES ET SOCIOLINGUISTIQUES.
ISBN: 978-84-338-5134-5.
Depósito legal: Gr./2.978-2010
Edita: Editorial Universidad de Granada.
Campus Universitario de Cartuja. Granada.
Fotocomposición: TADIGRA, S.L. Granada
Portada: Josemaría Medina Alvea.
Imprime: Imprenta Comercial. Motril. Granada.
Printed in Spain *Impreso en España*

PRÉSENTATION

Cet ouvrage, intitulé *Plurilinguisme et enseignement des langues en Europe aspects historiques, didactiques et sociolinguistiques. Trois regards (Willem Frijhoff, Daniel Coste, Pierre Swiggers) en parallèle*, est le résultat du Colloque célébré en novembre 2008 avec le titre : « Les ‘langues entre elles’ dans les contextes et situations d’enseignement en Europe, du XVI^e siècle au début du XX^e siècle : médiations, circulations, comparaisons », qui avait été organisé en commun par plusieurs associations dont l’objet est l’étude de l’histoire de la diffusion et de l’enseignement des langues :

- SIHFLES (Société Internationale pour l’Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde).
- CIRSIL (Centro Interuniversitario di Ricerca sulla Storia degli Insegnamenti Linguistici).
- SEHEL (Sociedad Española para la Historia de las Enseñanzas Lingüísticas).
- APHELLE (Associação Portuguesa para a história do Ensino das Línguas e Literaturas Estrangeiras).
- PHG (Peeter Heynsgenootschap).

Il reprend les trois conférences plénières prononcées par Willem Frijhoff, Daniel Coste et Pierre Swiggers. L’ouvrage se compose ainsi de trois chapitres, correspondant chacun à l’une des conférences, qui ont été, bien sûr, remaniées par les auteurs pour une présentation écrite.

Il serait vain de présenter chacun des auteurs : ils sont suffisamment connus par les chercheurs et étudiants du large domaine comprenant l’histoire de l’enseignement des langues, et ce que je pourrais dire ici

ne correspondrait qu'à une infime portion de leur relief, professionnel et humain. Je me limiterai ainsi à n'indiquer que leur rattachement professionnel : Willem Frijhoff est professeur émérite de l'Université libre d'Amsterdam et possède une formation multidisciplinaire large (quoiqu'il s'identifie habituellement comme historien); Daniel Coste est également professeur des Universités (il a notamment été en poste à l'École Normale Supérieure de Lettres et Sciences humaines, et à l'Université de Genève. Il possède une formation de linguiste et de didacticien des langues ; il a été directeur de recherches à l'université Paris 3 Sorbonne nouvelle, directeur du CREDIF, a participé aux travaux du groupe Langues vivantes du Conseil de l'Europe (co-auteur de *Un niveau-seuil*, 1976, et du *Cadre européen commun de référence pour les langues*, 2001, entre autres) ; il est encore expert auprès du Conseil de l'Europe pour les questions linguistiques. Pierre Swiggers travaille comme chercheur à l'Université de Louvain et de Brugges. Leurs publications sont innombrables, mais surtout elles sont des ouvrages incontournables pour les studieux et spécialistes du domaine de la « didactique des langues », pour les étudiants qui s'en rapprochent à la recherche d'un guide sûr et méthodique, pour toute personne intéressée à en savoir un peu plus sur les langues et leur enseignement. Mais aussi et surtout, ils sont tous les trois des « maîtres » au sein plein (et ancien) du terme, au contact desquels, à la lecture desquels nous avons l'impression de devenir tous plus intelligents, en les écoutant, en les voyant agir et parler, en les lisant. La lecture des textes qu'ils ont préparés pour ce volume nous aidera à comprendre comment se sont noués les rapports entre les langues et les phénomènes de la pluralité linguistique dans l'histoire récente de l'Europe.

Chacun des chapitres possède un point de vue particulier sur ce rapport entre les langues : mais ce point de vue n'est pas appliqué de façon étroite ou unilinéaire. On pourrait simplifier ainsi et dire que W. Frijhoff adopte le point de vue de l'historien, D. Coste le point de vue du didacticien et P. Swiggers le point de vue du linguiste ; mais chacun d'eux s'est efforcé d'embrasser la question d'un point de vue plus large, en essayant de relever le défi posé par l'intitulé du Colloque : « articuler l'histoire, la linguistique et la didactique autour des phénomènes de pluralité linguistique » (comme le signale W. Frijhoff), et sachant tous trois que l'examen des rapports entre les langues est un enjeu pluridisciplinaire, qui « devrait mobiliser les compétences conjuguées d'historiens (au sens général du terme), de sociologues, d'historiens des religions et des institutions, de spécialistes de l'histoire de la didactique, d'historiens de la

traduction, de spécialistes de l'histoire du livre et de l'imprimerie, voire d'anthropologues et de philosophes », comme l'indique P. Swiggers.

La formation d'historien de Willem Frijhoff lui permet de proposer, dans le chapitre 1, intitulé: « Codes, routines et communication. Formes et sens de la pluralité linguistique dans les sociétés occidentales d'autrefois », une vue synthétique des pratiques plurilingues dans les sociétés de l'Occident chrétien à l'époque moderne. W. Frijhoff distingue trois modes ou niveaux de rapports:

- les *codes*, qui correspondent à des situations réglées par des préceptes linguistiques acceptés comme règle commune par la communauté des utilisateurs. Le code exige donc aussi une forme d'éducation, formelle ou informelle, mais toujours bien ciblée.
- les *routines*, qui renvoient non pas à des systèmes codifiés mais au domaine de la performance et de la compétence non médiatisées, à des modes de vie inscrits dans les habitudes, les mots, les gestes et les métaphores et images.
- la *communication*, qui est le processus performant par lequel un message passant d'un émetteur à un récipiendaire est effectivement approprié par ce dernier.

Ces trois modes sont illustrés à l'aide de deux types de cas de figure : d'abord le plurilinguisme vécu dans trois villes à vocation différente : Amsterdam la commerçante, Leyde l'industrielle et universitaire, et Rome la capitale administrative et pèlerine ; ensuite les pratiques individuelles telles qu'elles ont été réfléchies dans un inventaire de bibliothèque, un pamphlet mettant en scène une conversation, et un recueil de bons mots. Ces exemples permettent de distinguer entre langue vernaculaire et *lingua franca* classique ou moderne, mais cette dernière peut également renvoyer au désir d'une langue universelle ou au mythe de la langue paradisiaque. Les récits de Babel et de la Pentecôte qui rendent compte de la genèse et des bénéfices de la pluralité des langues, suivis d'un retour à l'entendement universel à la fin des temps, représentés dans des passages clés de la Bible, témoignent du besoin d'une recherche du sens du plurilinguisme par l'humanité. W. Frijhoff nous rappelle finalement que le rapport à la langue et aux langues est une « pratique culturelle », qui se construit, qui s'hérite, qui se transmet. On peut donc y réfléchir et y intervenir en tant que chercheurs, professeurs, locuteurs et membres d'une société.

Le deuxième chapitre, de **Daniel Coste**, s'intitule : « Multilinguisme, politiques linguistiques et passages entre les langues ». En prenant appui sur l'étude de cas précis et particuliers (micro-histoire), il distingue trois grandes lignes évolutives (macro-histoire), qui se chevauchent :

- tout d'abord, l'« autre », avec son autre langue, était posé comme de l'autre côté d'une frontière;
- ensuite, « la reconnaissance des autres, avec leurs autres langues, comme côtoyés ou à tout le moins présents dans le même espace national, à l'intérieur de ce même côté de la frontière ». D. Coste souligne que ce processus ne s'est pas fait sans peine, si tant est qu'il soit aujourd'hui pleinement et partout réalisé;
- une troisième étape, qui reste encore largement à franchir, constituée par « l'acceptation de se penser et de se vivre soi-même comme un et pourtant pluriel, comme constitué d'autres multiples, d'appartenances diverses et de langages variés ».

Pour ordonner sa réflexion, il distribue son texte également en trois volets : une prise en considération des instruments dictionnaires bi- ou pluri-lingues ; un rappel de certaines des évolutions dans les systèmes scolaires au XIX^e siècle ; une interrogation sur le sens de l'attention accordée aujourd'hui au multilinguisme sociétal et au plurilinguisme individuel.

D. Coste montre tout d'abord comment les instruments dictionnaires (édités le long des XVI-XVIII siècles) attestent le déplacement du latin dans l'usage fonctionnel et les besoins en langues étrangères de différentes catégories de la population européenne. Ces instruments attestent l'existence d'un monde ouvert et mouvant dont participent auteurs, éditeurs et usagers : les langues ne sont pas enfermées sur un territoire national, elles voisinent et se déplacent, les circulations et transversalités pour ces instruments plurilingues sont donc multiples. Ces outils, qui mettent les langues en contact, tendent aussi à les poser sur le même plan et à les valoriser les unes et les autres, phénomène qui ne « saurait faire oublier leur concurrence et les rapports de forces autres qui affectent leurs places respectives sur le marché de la demande linguistique » : les images et les représentations (plus ou moins stéréotypées attachées à diverses langues) témoignent d'enjeux de différenciation qui ne sont pas que linguistiques.

On pourrait penser que l'institutionnalisation scolaire des langues et leur mise en contact, voire en concurrence, dans l'espace éducatif aurait

pu octroyer une « égalité » linguistique : D. Coste nous montre qu'il n'en est rien, au contraire, le parcours antérieur est reproduit. Le latin va perdre graduellement son pouvoir symbolique, et les langues vernaculaires (promues au rang de langues modernes) vont tenir à l'écart les « patois » et les langues régionales. Et, « paradoxe dans le paradoxe », ce premier dispositif scolaire de coprésence des langues va fonctionner au profit principal de la langue « nationale », directement ou indirectement sollicitée par le travail conduit pour chacune des autres langues et des autres matières.

D. Coste estime que, à la fin du XIX et au début du XX siècle, s'est installé à l'école une « forme de cloisonnement entre le dedans et le dehors de l'école, un rejet de ce qui relèverait d'un développement de formes de plurilinguisme : à l'intérieur du système scolaire, chaque langue (devenue une matière scolaire) se renferme en elle-même, et le plurilinguisme semble être considéré comme un risque, voire comme un danger pour les apprentissages tant langagiers que disciplinaires autres ». Chaque langue développe une représentation idéale en rapport à l'affirmation de nouvelles identités professionnelles.

D. Coste termine le chapitre par une réflexion sur le monde d'aujourd'hui. Après le rejet vers l'extérieur, la reconnaissance de l'autre en le tenant dans un espace à côté, cloisonné, nous serions en train de vivre la troisième phase du processus, mais aussi de la construire. Tout en observant des contre-exemples et même des résurgences du rejet des langues « autres », « à l'heure où les Etats-Nations doivent se repositionner dans un monde globalisé et des espaces macro-régionaux », les discours officiels appuient fortement le plurilinguisme individuel comme une visée et comme une valeur, et acceptent le multilinguisme sociétal comme un état de fait, et même comme une ressource.

Pierre Swiggers, dans le troisième chapitre, intitulé « Les enjeux de l'enseignement des langues aux temps modernes », s'est assigné un but de nature méthodologique : il veut surtout montrer quels sont les *principes* qui doivent guider une recherche rétrospective sur l'enseignement de langues et sa « didactisation », quelles sont les *questions* qu'on peut (et qu'on doit) se poser quand on aborde le problème des « relations entre langues » (dans une optique d'historien de l'enseignement), quels sont les *aspects caractéristiques* des situations de plurilinguisme ou des relations multilingues dans le passé européen. Il consacre ainsi son texte à établir la méthodologie du travail de l'historien de la didactique des langues.

Il propose tout d'abord de distinguer la *didactique* de ce qu'il voudrait appeler la *didaxologie*. La *didactique* (en «situation concrète») posséderait ainsi une typologie d'objets d'étude concernant les «3 P»: les produits, les producteurs, les pupilles. L'étude *didaxologique*, qui insère l'examen de la didactique dans un examen de «son milieu naturel» (à travers l'histoire), doit comporter plus de variables, et il propose une typologie à «6 M»: les méthodes, les maîtres, les matériaux, la «masse», les milieux, les matrices.

Et c'est justement par rapport à ces paramètres « typisés » qu'on peut poser des questions telles que (nous reprenons son texte):

- (1) quels sont les modèles utilisés ?
- (2) qui sont les « figures » importantes (comme « méthodologues », comme auteurs de manuels, comme organisateurs/éditeurs, etc.) ?
- (3) comment s'articulent les relations entre les langues enseignées (ou entre la langue enseignée et la langue « véhiculaire » de l'apprenant) ;
- (4) quelles sont les langues qu'on enseigne et comment sont-elles désignées (sont-elles appelées « langues » ou sont-elles pourvues d'une autre étiquette ? ; quel est le statut du glottonyme ?)
- (5) que veut-on (voulait-on) enseigner ?
- (6) quel est l'objectif (direct/indirect) de l'enseignement d'une langue ?

Dans l'accès au plurilinguisme, deux voies sont historiquement opposées, mais aussi parfois conjuguées : la voie « naturelle » (ou « atextuelle) et la voie textuellement tracée (à travers des ouvrages didactiques dont on a fait usage : grammaires, manuels de langage, livres de conversation, pièces de théâtre, lexiques polyglottes, etc., qui intéresse l'historien de la didactique puisqu'il a accès à la « face phénoménologique (palpable) de l'enseignement des langues ». Ainsi, « l'examen didactique/didaxologique peut prendre comme objet un texte, un auteur, une série d'ouvrages, la situation d'enseignement dans une ville/une région/un pays/différents pays, ou un (autre) type de réseau organisateur de l'enseignement (de langues). Le domaine le plus « palpable » du champ d'étude est celui qui concerne les produits textuels (= les ouvrages didactiques) dont on peut analyser le contenu grammaticographique (y compris orthographique / graphophonétique) et/ou lexicographique. Ce type d'étude se fera, en principe, en conjonction avec une étude prosopographique d'un ou de plusieurs auteurs et l'étude historico-bibliographique de textes (et de leurs sources) ».

Pour P. Swiggers, deux questions intéressent principalement ici : (a) l'organisation formelle (ou de la compartimentation) des langues dans la didactique « plurilinguistique » ; (b) les modèles d'analyse pour l'étude du contenu et de la méthodologie des instruments didactiques. Mais, il convient de s'intéresser aussi à ce que P. Swiggers appelle les « dimensions connotées » de la didactique des langues : la dimension ludique (Clénard), la dimension politique et la dimension idéologique.

Une fois posé le cheminement méthodologique, P. Swiggers retrace quelques moments-clefs dans la thématization de la méthodologie de la didactique des langues. La didactique des langues a été majoritairement l'affaire de praticiens ; le plus souvent, on ignore si ceux-ci se sont posés des questions méthodologiques du type (nous reproduisons également le texte de P. Swiggers):

- (1) Quelle doit être la part de la routine, et quelle la part de la raison (systématisation) dans l'apprentissage/l'enseignement ?
- (2) L'enseignement d'une langue doit-il se faire en contact direct avec la réalité extralinguistique ?
- (3) Dans quelle langue faut-il enseigner une langue (non maternelle) pour l'élève ?
- (4) Par quel biais linguistique peut-on/faut-il enseigner une seconde langue ?
- (5) Comment faut-il organiser l'enseignement de la grammaire en rapport avec l'enseignement du lexique et en rapport avec les compétences discursives/communicatives ?
- (6) Y a-t-il des différences structurelles entre les langues et si oui, comment peut-on en fournir un traitement didactique ?
- (7) Si l'on estime que l'enseignement d'une langue doit se faire selon un modèle, quel (type de) modèle faut-il adopter (ou proposer) ?

Il propose ensuite un bref aperçu des réflexions méthodologiques pour la période qui va de 1450 à 1700 : il signale que les propositions innovatrices de Joseph Webbe et de Wolfgang Ratke [Ratichius]), sont suffisamment connues : même si ces réformes n'ont eu qu'une application éphémère, elles ont inspiré le premier grand théoricien, Comenius [Jo(h)annes Amos Comenius. Mais il incorpore aussi deux autres auteurs de fin du XVII^e et début du XVIII^e siècle, dont les réflexions sont moins connues: le premier, philosophe et homme de sciences (Bernard Lamy), l'autre étant un précepteur de langues (Matthias Cramer).

Une fois posé cet agenda de réflexion et de praxis, P. Swiggers termine son chapitre par une ouverture bien plus large, à travers trois perspectives nouvelles que la didactique/didaxologie doit intégrer :

- les facteurs moins tangibles tels que le prestige et la diffusion d'une langue, les relations de contiguïté géographique de langues, les situations et les attitudes politiques et idéologiques, l'histoire sociale, économique et religieuse ».
- l'inclusion, à partir d'un angle écolinguistique, de conceptions qui font référence à ce qu'on a appelé « l'architecture d'une langue » (la corrélation entre le corpus didactique et les questions de norme, de registre, de valorisation (ou de rejet) de certains usages langagiers).
- la recherche interdisciplinaire, qui exige, « à part des compétences historiques dans différents domaines, l'étude des relations entre les langues, à travers le phénomène des traductions, des emprunts linguistiques, de la diffusion de *topoi* culturels, littéraires et idéologiques... ».

En somme, la didactique/didaxologie des langues « doit cerner les mécanismes culturels qui sous-tendent l'exercice du plurilinguisme (ou l'aspiration au plurilinguisme) et qui caractérisent, au niveau le plus profond, l'*épistémé* (au sens de Michel Foucault) d'une société ».

Pour conclure, nous pouvons dire que W. Frijhoff, D. Coste et P. Swiggers proposent trois regards multiples : ils entrecroisent ainsi des réflexions d'ordre historique, linguistique, sociolinguistique, didactique et théorique (ainsi, la proposition d'une didaxologie faite par P. Swiggers), dont le résultat est un tour d'horizon de la question, à la manière d'un caléidoscope qui éclaire des pans d'une réalité insoupçonnée et invisible aux yeux du profane, dans un cheminement en longueur et en profondeur. Même si cet éclairage ne peut être jamais complet, cet examen en cercle et en spirale permet de jeter une lumière accrue en proposant des vues d'ensemble auxquelles les différentes « études de cas » présentées dans les communications au Colloque — et publiées dans les revues : *Documents de la Sihfles* n° 42 et n° 43, et *Quaderni del Cirsil* n° 8, dont nous conseillons évidemment la lecture — servent de complément, en tant qu'exemplifications ou corroborations.

Javier Suso López
Université de Granada

CHAPITRE 1
 CODES, ROUTINES ET COMMUNICATION.
 FORMES ET SENS DE LA PLURALITÉ LINGUISTIQUE DANS
 LES SOCIÉTÉS OCCIDENTALES D'AUTREFOIS

WILLEM FRIJHOFF
Université Libre, Amsterdam

UNITÉ OU PLURALITÉ LINGUISTIQUE ?*

Les historiens nous trompent¹. Massivement. Tout comme les cinéastes en bien des romanciers. Prenez n'importe quel livre d'histoire, manuel, monographie ou recueil d'articles, regardez n'importe quel film historique ou émission télévisée de cap et d'épée, qu'il s'agisse de l'avènement de

* Version remaniée de l'exposé oral fait le jeudi 5 novembre 2008 au Colloque international « Las relaciones entre lenguas en los contextos educativos en Europa [...] », organisé conjointement par cinq sociétés (SEHEL, APHELLE, CIRSIL, SIHFLES et PHG).

1. Étant donné caractère synthétique et réflexif de cette conférence, je limite l'annotation à l'essentiel, en retenant simplement les sources de mes exemples concrets. Pour la perspective globale de mon approche je renvoie à mes articles « L'usage du français en Hollande, XVII^e-XIX^e siècles: propositions pour un modèle d'interprétation ». *Études de Linguistique Appliquée* 78 (avril-juin 1990) : 17-26 ; « Le plurilinguisme des élites en Europe de l'Ancien Régime au début du XX^e siècle ». *Le Français dans le Monde. Recherches et applications*. Numéro spécial : *Vers le plurilinguisme des élites*, sous la dir. de Daniel Coste et Jean Hébrard, février-mars 1991 : 120-129 ; « Des origines à 1780: l'émergence d'une image ». *Le Français dans le Monde. Recherches et applications*. Numéro spécial : *Histoire de la diffusion et de l'enseignement du français dans le monde*, sous la dir. de Willem Frijhoff et André Reboullet, janvier 1998 : 8-19.

Louis XIV, des plaisirs et soucis de Sissi d'Autriche ou des exploits des Pirates des Caraïbes, et vous serez confronté avec un narratif qui sans y penser présente les sociétés d'autrefois comme stables, foncièrement unies dans une culture dominante et, surtout, parfaitement monolingues. Tout le monde y parle la même langue et utilise le même idiome, et tout le monde se comprend. Les Marseillais et Basques se font sans problèmes entendre à Paris, les Suédois conversent directement avec les Allemands, les Estoniens, les Sorbes, et autres peuples qu'ils ont rencontrés au cours de leurs guerres, les Castillans et Catalans sont toujours sur la même longueur d'ondes, et les Siciliens paraissent avoir intériorisé la langue de Dante dès avant la naissance de ce dernier. Point de dialectes ou sociolectes, à moins que l'on ne veuille introduire une couleur locale en faisant parler patois à un membre des classes dites inférieures. Ne parlons même pas de l'effacement efficace des minorités linguistiques qui composaient les empires autrichien, russe et même allemand, et le *commonwealth* britannique, ou des nombreuses variétés dialectales qui dans n'importe quel pays européen envenimaient l'entendement mutuel sous l'Ancien Régime et jusque bien loin dans le XIX^e, voire le XX^e siècle. Ainsi, le protagoniste du roman *Le Parfum* (1985) de Patrick Süskind, Jean-Baptiste Grenouille, né dans les effluves olfactifs et nourri des particularités idiomatiques du marché aux poissons de Paris n'a-t-il aucun mal à se faire comprendre dans la méridionale Grasse. Dans cette production historique surabondante, l'Abbé Grégoire semble avoir livré un combat superflu avec sa défense et promotion de la langue nationale contre les patois, sous le régime révolutionnaire, et la grande thèse de Eugen Weber, *Peasants into Frenchmen* (1976), liant l'essor de la modernisation de la France et d'une identité nationale effective notamment à l'éducation collective et à la diffusion de la langue standard, n'y a guère de sens. Pour l'histoire modale, ces travaux ne constituent que comme un à-côté de la représentation historique, propre à satisfaire les spécialistes mais sans intérêt pour l'histoire réelle, telle qu'on la veut montrer et que le lecteur ou spectateur la veut consommer.

Bien sûr, j'exagère un peu pour le besoin de l'argumentation, mais vous aurez reconnu la tendance. Reconnaissons par ailleurs qu'il s'agit là d'un artifice de style, car les lois d'un narratif bien ficelé, qu'il soit textuel ou visuel, imposent une communication fluide, sans à-coups et sans barrières inutiles —à moins, bien sûr, que l'incompréhension linguistique fasse partie du scénario proposé. Mais il n'y a pas que l'artifice de la performance théâtrale qui entre ici en ligne de compte. Pour bien absorber

le riche héritage du passé, sans sombrer dans un excès de complications qui gênent l'entendement, nous avons besoin de simplifier notre image des communautés humaines en y installant des équivalences commodes qui ignorent les différences réelles. Une de ces équivalences courantes est celle de la nation et de la langue : les Français parlent français, tout comme les Allemands parlent allemand, les Britanniques anglais et les Espagnols castillan. Dans la hiérarchie des équivalences artificielles utiles, celle entre nation et langue prend une place dominante, au point que, hormis l'aréopage linguistique réuni dans ce congrès, presque plus personne ne s'étonne de son caractère fallacieux. Tout le monde accepte l'artifice, au grand dam d'une représentation historique proche des réalités vécues et des expériences humaines.

Pourtant, il ne manque pas d'historiens ayant critiqué ce réductionnisme facile. Je me contente d'en citer un seul, mais des plus éminents. Dans sa conférence célèbre tenue en 1882 à la Sorbonne sous le titre *Qu'est-ce qu'une nation ?*, l'orientaliste Ernest Renan mit son auditoire républicain déjà en garde contre l'équivalence inconsciente et trop commode entre langue et nation, ou entre langue et ethnie :

L'importance politique qu'on attache aux langues —disait-il— vient de ce qu'on les regarde comme des signes de race. Rien de plus faux. La Prusse, où l'on ne parle plus qu'allemand, parlait slave il y a quelques siècles ; le pays de Galles parle anglais ; la Gaule et l'Espagne parlent l'idiome primitif d'Albe la Longue ; l'Égypte parle l'arabe [...]. Les langues sont des formations historiques, qui indiquent peu de choses sur le sang de ceux qui les parlent, et qui, en tout cas, ne sauraient enchaîner la liberté humaine quand il s'agit de déterminer la famille avec laquelle on s'unit pour la vie et pour la mort (1997 [1882] : 25-26)².

Si l'on excepte l'oubli du gallois par Renan, ce cri de cœur salutaire traduit bien le premier volet de la thématique de ce congrès : les langues naissent, fleurissent, se croisent, et meurent parfois, mais elles ne sont pas congénitales à une société donnée. Bien au contraire, des villes, voire des régions entières peuvent perdre leur langue usuelle de gré ou de force pour ensuite parfois la récupérer, comme la Catalogne ou le Tyrol italien,

2. RENAN, Ernest. 1997. *Qu'est-ce qu'une nation?* [1882], s.l.: Éditions Mille et une nuits, 25-26.

ou encore changer de langue comme ce fut le cas de Mulhouse passée de la Suisse à la France sous la Révolution et où seules les fières inscriptions allemandes sur l'ancien Hôtel de Ville attestent encore d'une germanophonie bien morte, ou de ces parties de la Pologne actuelle qui avant la deuxième guerre mondiale appartenaient à l'Allemagne, si ce n'est, comme à Bruxelles, que la communauté soit insensiblement submergée par une population linguistique différente, autant endogène qu'exogène, au point de ne plus être à l'aise dans sa communauté linguistique d'origine.

Ce colloque international entend articuler l'histoire, la linguistique et la didactique autour des phénomènes de pluralité linguistique. Aucun d'entre nous maîtrise parfaitement ces trois domaines, il faut donc que d'emblée ma position soit claire. J'ai une formation multidisciplinaire large mais je m'identifie habituellement comme historien, et c'est en tant que tel que je réfléchirai avec vous sur la pluralité linguistique. Ce sera forcément une réflexion partielle, voire saccadée, procédant d'exemples que j'ai pu analyser au cours de mes recherches, c'est-à-dire souvent axée sur les Pays-Bas et les pays environnants et limités à l'Ancien Régime, mais je m'efforcerai d'en faire sortir la valeur globale qu'ils pourront avoir pour notre réflexion commune. Les historiens, en particulier ceux de la culture et des mentalités dont je suis, sont là pour interroger le passé, secouer les évidences et certitudes, et déjouer mythes, légendes et clichés, pour proposer des images plus riches de l'interaction humaine qui non seulement rendent mieux compte des réalités et valeurs du passé mais nous permettent aussi d'aller de l'avant dans l'analyse de ce qui est resté dans l'ombre. Mon interrogation rejoint la première question posée dans l'argumentaire de ce colloque : la relation entre les diverses langues dans leurs usages sociaux, et dans un contexte éducatif. Si je prends ici des exemples dans ma propre recherche sur la culture néerlandaise, il va de soi que mes conclusions méritent toujours d'être testées dans d'autres contextes linguistiques.

UNE DESTINÉE PLURILINGUE : BRUXELLES

Pour le néerlandophone d'origine que je suis, il existe une ville qui demeure exemplaire du plurilinguisme d'autrefois et d'aujourd'hui : c'est Bruxelles, comme je viens de l'évoquer. Ville industrielle et commerçante dont la population d'origine était néerlandophone mais ne pouvait éviter l'usage du français pour le commerce avec la francophonie limitrophe,

elle fut dès le Moyen Age tardif travaillée en profondeur par le français administratif et littéraire importé par la Cour de Bourgogne qui s'y établit à demeure. La position du français fut renforcée dans les élites par le prestige de la langue et la civilisation du souverain, y compris parmi les courtisans d'origine néerlandophone ou germanophone. Dépourvue d'une université qui eût pu contrebalancer par le latin savant l'avancée du français usuel parmi les élites, celles-ci eurent cependant à tenir compte pendant la période du gouvernement espagnol, au XVII^e siècle, de la percée du castillan qui avec ses succès d'imprimerie y eut une influence certaine, puis, dans une moindre mesure, de l'allemand au cours du gouvernement autrichien, au XVIII^e. La Révolution brabançonne et l'occupation française renforcèrent de nouveau la place du français dans l'administration et les élites tant bourgeoises que nobiliaires, et lorsque la création du Royaume des Pays-Bas en 1815 imposa une certaine renaissance du néerlandais, aussi bien culturelle que linguistique, la réaction des élites, autant raisonnée que viscérale, fut violemment anti-néerlandaise, conduisant à la scission du royaume et l'indépendance d'une Belgique dans laquelle les élites francophones donnaient le ton. Bruxelles demeurait cependant sournoisement bilingue. Sans même parler de l'élection de Bruxelles comme siège des institutions européennes qui après une courte victoire du français en renforce maintenant une anglophonie évidente parmi les fonctionnaires européens et par ricochet dans la vie sociale de la ville, le néerlandais d'origine se maintient tant bien que mal, faisant de Bruxelles une métropole de fait trilingue, où le trilingue que je suis de fait doit à chaque instant faire un choix politique pour déterminer quelle langue j'utiliserai face à mon interlocuteur du moment.

Le cas de Bruxelles peut paraître rare en raison de la trajectoire exceptionnelle de la ville, mais il est loin d'être unique. Toutes les capitales et métropoles du passé, grandes ou petites, ont connu une variante structurelle du plurilinguisme. Tantôt il s'agissait des minorités linguistiques de l'État qui s'y agglutinaient dans des quartiers particuliers ou dans des faubourgs séparés, où leur forte condensation chassait les autochtones ou d'autres minoritaires, comme ce fut diversement le cas à Londres, Prague, Cracovie, Vienne, Saint-Pétersbourg ou Berlin, mais tout autant dans les grandes villes industrielles et commerçantes du passé qui attiraient de forts contingents de travailleurs immigrés, telles que Rouen, Lyon ou Bordeaux, Séville ou Barcelone, Gênes ou Florence, Norwich, Rotterdam ou Leyde, sans même parler des bouillons de culture et de métissage linguistique qu'étaient la plupart des villes de l'Europe

centrale et de l'Est, avec leurs populations mélangées d'autochtones, de minorités ethniques, d'élites intellectuelles importées par les seigneurs du passé ou du présent, de noyaux commerçants allemands ou russes, de juifs ashkénazes parlant le yiddish, voire localement d'une diaspora grecque ou turque. Tantôt aussi la division eut un caractère nettement plus social et culturel, les différentes langues, dialectes et sociolectes se répartissant à travers les couches sociales et les métiers culturels. L'on pensera, bien sûr, au Quartier Latin de Paris, où le français usuel de la vie quotidienne était superposé du latin tout autant usuel de la vie universitaire à l'intérieur comme à l'extérieur des amphithéâtres et des collèges, sans même parler des langues importées par les étudiants étrangers réunis en associations permanentes à dominante géographique ou linguistique, les fameuses nations universitaires.

LIEUX PLURILINGUES DANS L'HISTOIRE : AMSTERDAM, LEYDE, ROME

Pour bien illustrer mon propos, je vous présenterai maintenant trois cas de figure urbains de pluralité linguistique vécue: Amsterdam, Leyde et Rome. Amsterdam d'abord. Tout au long de l'Ancien Régime, la ville d'Amsterdam était dépourvue d'une vraie université. Mais, sans même parler de l'enseignement régulier dans les écoles primaires néerlandaises et françaises et dans les deux collèges latins gérés par la ville, en tant qu'entrepôt commercial et centre financier de premier ordre à l'échelle du monde entier elle provoquait toutes sortes d'initiatives en matière d'éducation linguistique. Celles-ci allaient de l'Académie néerlandaise à École illustre, de ces instituts privés où Spinoza apprit le latin aux maîtres de langues de toutes les nations représentées, des interprètes des Compagnies de commerce aux précepteurs particuliers des familles fortunées de la régence ou du négoce, ou encore aux savants qui tel Comenius instruisaient la jeunesse dorée de méthodes nouvelles. Amsterdam montre en fait un mélange exemplaire d'une division spatiale et d'une division sociale des pratiques plurilingues³. Les très nombreux immigrés wallons francophones

3. Sur les immigrations flamandes et wallonnes en Hollande, voir BRIELS, J. 1985. *Zuid-Nederlanders in de Republiek 1572-1630. Een demografische en cultuurhistorische studie*. Sint-Niklaas: Danthe.

—réfugiés pour leur religion ou simplement suiveurs du courant économique dominant— se regroupent dans des quartiers périphériques, tels le Jordaan ; les immigrés scandinaves, à peine moins nombreux, élisent domicile dans les rues près du port derrière la Porte St. Antoine, où ils trouvent leur emploi ; les immigrés juifs se regroupent dans les nouvelles extensions près du noyau de la vieille ville, autour des grandes synagogues séfarade et ashkénaze que le conseil municipal leur autorise à construire, répétant par cette double autorisation non seulement l'origine géographique mais aussi le caractère linguistique et social très différent de cette double immigration. La communauté séfarade réduite de langue portugaise et castillane se sentait, en effet, bien au-dessus de la grande masse des pauvres juifs ashkénazes de l'Europe centrale parlant le yiddish, langue hybride qui entrera bientôt en fusion avec le dialecte amstellodamois du néerlandais pour former un sociolecte très particulier, au point que le nom affectif de la ville d'Amsterdam adoptera la forme yiddish, Mokum.

La division spatiale s'y double donc d'une division sociale. Ainsi, nous savons que les milliers d'immigrés scandinaves se divisaient d'emblée selon le genre : les hommes cherchaient un emploi sur les flottes des Compagnies marchandes, des armateurs privés ou de la marine de guerre, tandis que leurs femmes, qui devaient assurer la subsistance quotidienne pendant les longs séjours que leur mari passait sur les mers, en guerre ou dans les colonies, s'engageaient comme domestiques dans les familles aisées ou les classes moyennes de la ville, exerçaient de petits métiers ou s'adonnaient à la prostitution —profession où la langue parlée joue un rôle assez réduit. Le secteur domestique, en particulier, à tous points si mal connu, a dû fonctionner comme une école informelle d'apprentissage linguistique et de métissage culturel, dans les deux sens : à l'ouverture insensible, mais quasiment forcée, des familles d'employeurs à la réalité autre représentée par la domestique avec ses pratiques et valeurs culturelles exogènes, correspondait, d'autre part, l'acculturation tout aussi délicatement réalisée de l'employée, qui se fit insensiblement citoyen de deux pays. Le rôle des langues, vernaculaires ou étrangères, dans ce double processus demeure non écrit, et ne pourra probablement jamais être décrit convenablement à défaut de sources directes, si l'on excepte les textes de fiction littéraire et le théâtre satirique, mais nous pouvons l'imaginer aisément comme un tâtonnement réciproque, conduisant les maîtres comme les domestiques à se familiariser avec un minimum du bagage idiomatique, intellectuel et émotif du partenaire, et à réaliser un plurilinguisme lapidaire dont le sens historique profond consistait moins dans la diffusion des langues que dans

la relativisation de leur prétentions culturelles et à la mise en place d'une plus grande réceptivité pour le pluralisme culturel.

L'histoire de la ville de Leyde accentue l'importance de la division spatiale en fonction de la pratique linguistique des masses d'immigrés, mais nous met en même temps devant une autre évidence : le plurilinguisme structurel du monde universitaire ancien. Ville industrielle dès le Moyen Age, Leyde a connu une croissance rapide après la chute d'Anvers en 1585, qui inaugura le départ des masses protestantes des Pays-Bas espagnols vers le Nord. Avec plus de 70.000 habitants grâce surtout à l'immigration des travailleurs du textile flamands et wallons, Leyde fut une des plus grandes villes d'Europe dans la seconde moitié du XVII^e siècle, et la capitale de la nouvelle draperie, mais elle était aussi le siège d'une université prestigieuse attirant des étudiants quasiment de l'Europe entière, du moins de ses parties protestantes. S'il est vrai que la part numérique de l'université dans la population urbaine demeurait restreinte, limitée à 2000 personnes à peine au zénith de sa croissance, soit 3 ou 4 % de la population urbaine, elle n'en marqua pas moins fortement le paysage linguistique en raison de sa présence massive dans l'espace public et le potentiel financier de ses clients. Les mieux lotis parmi eux amenaient une petite cour composée de serviteurs et précepteurs, achetaient livres et objets, prenaient des cours de langues, d'escrime ou de musique, et donnaient à la ville une teinte de cosmopolitisme qui par ricochet créait une atmosphère favorable à l'accueil des étrangers et à la diversité linguistique. On constate donc à Leyde une triple division de l'espace urbain, marquée par des différences linguistiques de base recoupant partiellement des différences culturelles : l'espace des néerlandophones de souche au centre de la ville, puis dans les nouvelles extensions urbaines celui des immigrés flamands néerlandophones et wallons francophones mais aussi des germanophones et anglophones ayant fui la guerre ou la persécution religieuse chez eux, enfin l'espace universitaire à dominante latine, mais au fur et à mesure que le XVII^e et XVIII^e siècle progressaient tout autant francophone, quoique d'une francophonie savante et cosmopolite, celle de la République des Lettres et ensuite des Lumières, avec ses journaux tels que la célèbre *Gazette de Leyde* et ses grands imprimeurs et éditeurs comme les Elsevier et leurs rivaux⁴. Cette francophonie-là n'avait que fort

4. BOTS, Hans, et WAQUET, Françoise. 1997. *La République des Lettres*. Paris: Belin/De Boeck.

peu en commun avec les dialectes liégeois, brabançons, lillois, hennuyers et autres formes du wallon qui dominaient l'ancienne communauté des migrants. La cohésion interne de cette communauté complexe à caractère démo-linguistique était assurée par le réseau de districts autogérés, les *gebuurten* ou voisinages qui réunissaient les habitants de quelques rues adjacentes et dont la dimension réduite permettait de sauvegarder l'unité ethnique tout en favorisant l'identité linguistique du groupe, mais aussi par un système raffiné de cogestion des conflits entre les bourgeois sous l'œil de « faiseurs de paix » (*vredemakers*) appointés par la ville, dont le seuil d'accès était assez bas et qui respectait au maximum les formes d'organisation de la vie sociale et les particularité linguistiques qui s'étaient introduites au cours du temps.

La vieille ville médiévale de Leyde assise sur les deux bras du Rhin continuait d'héberger sa population autochtone boutiquière, artisanale, commerçante et entrepreneuse, essentiellement de langue néerlandaise quand bien même les migrations intra-hollandaises et l'afflux perpétuel des germanophones nuance un peu ce tableau idyllique d'une société monolingue. Mais ces apports demeuraient d'intérêt secondaire. D'ailleurs, tout comme ce fut le cas dans les autres villes néerlandaises, la charte urbaine interdisait aux 'étrangers' — ce vocable inclut en fait tous ceux qui n'étaient pas fils de bourgeois ou étaient nés hors de la ville ou encore, pour certaines fonctions, hors de la province même de Hollande, les exogènes — l'accès aux fonctions de gouvernement et d'administration, souvent aussi à la milice bourgeoise, introduisant ainsi une ségrégation de base qui suivit assez étroitement les clivages linguistiques entre les néerlandophones de souche et les autres. Les nouvelles extensions de la ville rendues nécessaires par l'énorme afflux d'immigrés demeuraient en fait la chasse gardée des minorités flamandes (qu'on disait alors plutôt brabançonnes) utilisant le dialecte flamand qui cherchaient la compagnie de leur compatriotes, et, bien séparées de ces derniers, des wallons, liégeois et autres francophones qui conservaient leur propre langue, se mariaient surtout entre eux (le *connubium*) et fréquentaient l'Église wallonne.

Le troisième secteur linguistique, l'université, se profilait tout au long d'un seul canal latéral, le Rapenburg, avec ses auditoires, son collège théologique, sa bibliothèque et ses laboratoires, son jardin botanique, sans oublier le Collège wallon et la longue suite des demeures privées des professeurs qui servaient en même temps de salles de classe privées et de pensionnat pour les étudiants étrangers choisissant

cette option⁵. Comme d'assez nombreux professeurs étaient d'origine allemande, tout comme la grande majorité des étudiants étrangers qui formaient jusqu'à plus de la moitié des suppôts de l'université, l'allemand a dû y côtoyer souvent l'usage du néerlandais et d'un latin usuel sommaire que l'on retrouve dans les correspondances savantes et les *alba amicorum*. Dans ces livres d'amis portatifs, les étudiants étrangers apposaient leur nom et leurs armoiries, un maxime le plus souvent tiré d'un de ces recueils d'anecdotes, bons mots ou exemples dont l'Ancien Régime était si friand, et un signe d'amitié dans une des langues qu'ils maîtrisaient plus ou moins bien, souvent le latin ou français, parfois l'italien ou l'allemand, voire même l'espagnol, le grec ou l'hébreu, si ce n'était un rébus imagée ou une ligne de musique dont les notes révélaient les lettres de leur nom⁶. Ces livres servaient non seulement de témoignage d'amitié, mais formaient aussi à l'occasion un aveu d'appartenance à un groupe d'intérêt intellectuel ou culturel. Pour nous, ils attestent une sociabilité particulière par la formation, l'existence ou la persistance de groupements culturels et communautés linguistiques que l'on peut comparer aux nations qui dans les villes universitaires de France, d'Italie et d'Allemagne réunissaient des compatriotes et leur permettaient de se sentir chez eux en pratiquant leur culture domestique et en parlant leur propre langue vernaculaire sans retenue.

La langue était, en effet, au cœur de tout déplacement sous l'Ancien Régime. Il fallait bien apprendre des langues pour pouvoir voyager, qu'il s'agisse des langues vernaculaires ou d'une *lingua franca*. Corrélativement, un des impératifs centraux de l'éducation des élites était précisément le voyage éducatif des jeunes ou le « grand tour » dont l'objectif premier était d'apprendre les langues modernes. Leur maîtrise était, en effet, la condition même du bon fonctionnement des élites gouvernantes dans le champ des relations internationales⁷. Aussi le petit manuel de base du

5. OTTERSPEER, Willem. 2000. *Groepsportret met Dame. I: Het bolwerk van de vrijheid. De Leidse universiteit, 1575-1672*. Amsterdam: Bert Bakker.

6. FECHNER, Jörg-Ulrich (dir.). 1981. *Stammbücher als kulturhistorische Quellen*. Munich : Kraus ; KLOSE, Wolfgang (dir.). 1989. *Stammbücher des 16. Jahrhunderts*. Wiesbaden: Harrassowitz ; THOMASSEN, Kees (dir.). 1990. *Alba amicorum. Vijf eeuwen vriendschap op papier gezet: het album amicorum en het poëziealbum in de Nederlanden*. Maarssen: Gary Schwarz / La Haye: SDU.

7. FRIJHOFF, Willem. 2005. « Éducation, savoir, compétence. Les transformations du Grand Tour dans les Provinces-Unies à l'époque moderne », in Rainer Babel et Werner

parfait étudiant pérégrinant publié en 1631 par Thomas Erpenius, professeur d'hébreu à Leyde, résume-il l'objectif de ces voyages dans une formule latine aussi lapidaire qu'éloquente: « Finis peregrinationis sit notitia sextuplex: linguae, regionis, religionis, rerum gestarum, morum, clarorum virorum »⁸. Autrement dit, le but du voyage éducatif est d'apprendre la langue du pays, de visiter ce pays, d'en découvrir la religion, l'histoire et la culture, et de rendre visite aux hommes célèbres. Ces derniers pouvant être classés en deux catégories : les puissants, c'est-à-dire le roi, les courtisans et les aristocrates, et dans ce cas la langue usuelle était bien sûr celle du pays ou de la cour ; d'autre part les savants dans ou hors de l'université, dans les salons ou même vivant dans une retraite isolée, ce qui pouvait mettre en jeu également le latin. Toutefois, étant donné la large diffusion du français en Hollande dès les études au collège, où l'on apprenait d'habitude le français sous la direction d'un professeur en dehors du temps strictement latinisé de l'école elle-même et moyennant une rétribution supplémentaire, presque tous les étudiants pérégrinants ont dû être munis d'un bagage linguistique suffisant pour se débrouiller au moins sommairement en français. Accessoirement d'autres objectifs pouvaient être ajoutés au voyage, mais on remarquera l'absence d'une référence expresse aux études ou aux grades. C'était un voyage d'instruction linguistique, sociale et culturelle plus que de formation académique qu'Erpenius avait en tête, et notons bien que l'apprentissage de la langue vint pour lui en premier. Nous en savons d'ailleurs bien l'importance réelle à travers des nombreuses remarques dans les journaux de voyage, qui assez souvent attestent de la qualité linguistique présumée d'une ville ou région —et l'on remarquera que la plupart des voyageurs séjournaient seulement dans les régions septentrionales de la France dont la langue leur était aisément accessible, en évitant des séjours prolongés dans le Midi avec ses variantes linguistiques et dialectales, où le plus souvent l'on ne faisait que passer en compagnie

Paravicini (dir.). *Grand Tour. Adeliges Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert. Akten der internationalen Kolloquien in der Villa Vigoni 1999 und im Deutschen Historischen Institut Paris 2000*. Ostfildern: Jan Thorbecke Verlag, 609-635. Cet ouvrage, particulier les conclusions par Werner Paravicini, fait utilement le point de l'évolution du grand tour depuis le Moyen Age et fournit de nombreux renvois bibliographiques.

8. ERPENIUS, Thomas. 1631. *De Peregrinatione gallica utiliter instituenda tractatus*. Leyde: Franciscus Hegerus, 2.

d'un groupe soudé de compatriotes. Le grand tour lui-même, toujours assez strictement organisé et dont le développement concret était proposé aux jeunes dans des guides de voyage très détaillés à la façon de nos guides Michelin ou Hachette, était parfois adapté ou détourné par eux pour mieux satisfaire leurs besoins d'apprentissage linguistique. Ainsi, le jeune Pieter de la Court, futur penseur politique mais à ce moment encore simple fils d'un industriel de la draperie de Leyde originaire de la Wallonie et francophone de naissance, éprouve-t-il en 1642 au cours de son grand tour le besoin urgent de parfaire son français, pourtant bien entretenu lors de son séjour au domicile des professeurs de Saumur, et se rend-il pendant huit mois à Genève pour reprendre des leçons de français assorties d'une prise de conscience théologique⁹.

Le troisième exemple d'une ville plurilingue que je vous présente ici est Rome. Cas assez particulier, il est vrai, car son bilinguisme fonctionnel s'y conjugait avec un plurilinguisme de vocation. La relation complexe entre latinité et italianité était depuis bien longtemps une marque de cette ville, le latin étant la langue officielle de l'Église, qui gérait l'État, ainsi que la langue de travail formel et de communication externe de la curie romaine, mais l'italien, langue du peuple, demeurait la langue usuelle des rapports humains y compris dans les bureaux de la curie, et les nonces du Vatican, dont l'italien était la langue vernaculaire, l'employaient librement pour les rapports qu'ils envoyaient au pape — après avoir été langue de la banque et des cours princières, l'italien devenait de ce fait en même temps une langue diplomatique que les représentants locaux de la hiérarchie catholique n'avaient qu'à apprendre à maîtriser. Il faudrait déterminer avec plus de précision à quel rythme les nouveaux venus de la curie assimilaient le bilinguisme de base régnant à Rome, et à quel moment ils passaient du latin de leur éducation sacerdotale à l'italien quotidien de leur nouvel environnement. Toujours est-il que la pluralité linguistique de Rome se manifestait essentiellement dans un autre domaine, à savoir parmi les masses de voyageurs, pèlerins et touristes, dont le séjour oscillait entre la richesse vécue de l'expérience plurilingue et la sécurité monolingue de leur communauté d'origine. Dès

9. FRIJHOFF, Willem. 1986. « Pieter de la Courts reisjournaal (1641-1643) als ego-document » in H.W. Blom et I.W. Wildenberg (dir.), *Pieter de la Court in zijn tijd. Aspecten van een veelzijdig publicist*. Amsterdam / Maarssen: APA-Holland University Press, 11-34.

leur arrivée dans la ville sainte, en effet, les pèlerins se dirigeaient ou furent dirigées vers l'église ou l'hospice de leur nation, tels Saint-Louis des Français, Saint-Antoine des Portugais, la Trinité des Espagnols, Santa Maria dell'Anima des Néerlandais et Allemands, ou Saint-Julien des Flamands. Ces églises assorties d'hospices leur assuraient dans l'univers romain italoophone et latin un havre d'accueil où, dans la limite des contraintes imposées par la maîtrise des foules en perpétuel mouvement et les objectifs particuliers de leur propre séjour, leur culture fut plus ou moins respectée dans un environnement linguistique de confiance. Témoin les journaux de voyage ou de pèlerinage qui nous sont parvenus, les étrangers allaient à Rome munis d'un carnet d'adresses d'auberges, artisans ou boutiquiers compatriotes ou du moins d'une liste de références mémorisée, de sorte qu'ils pouvaient récréer sur place le plus vite possible dans des formes homogènes de sociabilité linguistique le sentiment d'être chez soi¹⁰.

Ce qui vaut pour les pèlerins vaut autant pour les étudiants et les artistes. Ainsi, les très nombreux dessinateurs, graveurs, peintres et architectes flamands et néerlandais se réunissaient-ils à Rome dès la seconde moitié du XVI^e siècle dans une confrérie privée appelée *De Bentvueghels*, c'est-à-dire « la bande des oiseaux envolés », assurant aux nouveaux venus non seulement l'accueil et le soutien physique et moral mais aussi la convivialité culturelle, linguistique et festive, après leur adoption dans le groupe à travers d'un rituel initiatique. On en trouve toujours les traces dans les dizaines de noms flamands et néerlandais calqués par les initiés sur les parois du Mausolée de Constance, l'église désaffectée où ils accomplissaient leurs rites, débauches et bacchantes sur l'autel estimée être la tombe même du dieu Bacchus¹¹. La fuite dans l'intimité linguistique de la communauté des compatriotes ne doit cependant pas nous tromper. Il ne s'agissait là que d'une position de départ, pour assurer ses arrières. Reculer pour mieux sauter. Les sources dont nous

10. BOUTRY, Philippe, et Dominique JULIA (dir.). 2000. *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*. Rome: École Française de Rome ; BOUTRY, Philippe, Pierre-Antoine FABRE, et Dominique JULIA (dir.). 2000. *Rendre ses vœux. Les identités pèlerines dans l'Europe moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*. Paris : Éditions de l'EHESS.

11. VERBERNE, Judith. 2001. « De Bentvueghels (1620/1621-1720) te Rome. Karakterisering van de groep en presentatie van een nieuw document » in Peter Schatborn (dir.), *Tekenen van warmte. Zeventiende-eeuwse Nederlandse tekenaars in Italië*. Amsterdam: Rijksmuseum / Zwolle: Waanders, 22-32, avec des dessins des rituels d'initiation.

disposons montrent bien le brassage des voyageurs, pèlerins, étudiants et élèves avec les populations locales, quand bien même ils cherchaient de préférence à se loger chez un compatriote. Nombreux étaient ceux qui revenaient dotés au minimum d'un vernis de culture italienne et de l'aptitude à parler ou du moins à lire couramment et à comprendre l'italien. Dans les inventaires de bibliothèques mais aussi dans les recueils de lieux communs, les sonnets ou les chants et autres formes de musique, on constate au cours du premier XVII^e siècle une grande vogue pour les références et la littérature italienne. Elle précéda l'engouement pour la littérature française qui a dû à son tour céder des plumes en faveur des lettres anglaises et allemandes, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Elle n'est pas seulement une conséquence du succès du modèle italien de la vie de cour, comme on l'a affirmé, mais est bien à mettre en rapport avec ce brassage linguistique quotidien dont je viens de parler et qui s'opérait au plus concret de la vie quotidienne, dans les logements, les hospices, les auberges, les boutiques et échoppes, ou la rue toujours grouillante de vie dans une métropole. Après un an ou deux de séjour en Italie, le voyageur ne savait pas seulement s'exprimer en italien mais avait intériorisé une certaine façon de voir les choses dont il ne se déferait plus jamais. Les « italianisants » précédaient ainsi les « francophiles » et les « anglomanes ».

PRATIQUES CULTURELLES ET PLURILINGUISME

Autrefois —comme d'ailleurs aujourd'hui—, la réalité linguistique et culturelle était donc bien différente de l'équation commune entre langue et nation que les narratifs courants de histoire nous présentent. Sur fond de monolinguisme politique, la pluralité linguistique était et demeure un fait omniprésent, sous ses deux formes principales : d'une part la connaissance active ou passive de plusieurs langues à la fois, que nous saisissons le plus souvent par ses formes d'apprentissage structuré dans l'école ou sous un maître, ou informel dans des documents privés ; d'autre part la nécessité de s'accommoder d'une pluralité de langues, pour assurer une communication fluide dans un groupe où aucune langue n'a le monopole de fait et où la connaissance des langues des partenaires n'est pas réciproque. La première forme renvoie au plurilinguisme acquis par une séquence d'apprentissage. Consciemment mis en œuvre dans une situation de contact verbal, textuel ou visuel, la langue

étrangère s'apprend alors en tant qu'étrangère, c'est-à-dire sur le fond d'une langue dominante qui sert de référence au locuteur, que ce soit une langue vernaculaire ou nationale ou une *lingua franca*. La seconde forme renvoie plutôt à un contexte fortuit, marqué par une convivialité ou une intimité lapidaire, dans lequel le contact exige l'abandon de toute prétention au monolinguisme et l'adoption d'une attitude pragmatique si l'on veut assurer une communication maximale. Ce plurilinguisme relève plutôt de l'art du 'faire avec', que du 'faire', mais, le contexte aidant, il peut être tout aussi créateur et durable. Ce 'faire avec' ne renvoie pas tant à un lieu d'apprentissage précis qu'à une pratique culturelle dont l'analyse veillera à relever les conditions et le contexte. Cette pratique peut être individuelle ou collective, bilingue ou multilingue, coutumière ou erratique. Elle peut se jouer dans l'intimité de la lecture individuelle ou des rapports amoureux, l'espace public de la conversation, le débat ou la dispute, l'espace fonctionnel des relations d'affaires grandes ou petites, ou simplement dans le contact passager entre personnes qui se rencontrent fortuitement et découvrant en s'adressant la parole qu'ils ont besoin d'un zeste de traduction pour se comprendre mutuellement.

Pour entrer dans le vif de ces pratiques, rien ne vaut l'analyse de quelques situations précises. Je vous présenterai succinctement l'analyse d'un inventaire de bibliothèque qui renvoie à une pratique plurielle de la lecture, une mise en scène multilingue dans un pamphlet, et un recueil d'anecdotes qui illustre l'usage quotidien des langues étrangères. Quant à la bibliothèque, je prends pour exemple l'inventaire après décès de Jean Chrysostome de Backer (1604/05-1662), un prêtre hollandais, fils d'un avocat remontrant (c'est-à-dire d'un réformé libéral) de La Haye, et par sa mère petit-fils du président du Conseil Suprême de la République¹². Après ses études littéraires à Leyde, il se convertit au catholicisme dès avant l'âge de 24 ans, fut ordonné prêtre, et fit entre 1628 et 1638 partie de la congrégation sacerdotale de l'Oratoire à Louvain, dans les Pays-Bas espagnols. Grâce à la relation extraconjugale que sa sœur Deliana entretenait vers 1620 avec le stathouder Maurice d'Orange, dont sortit la branche bâtarde alliée aux barons de Pöllnitz, il jouit de la faveur de la famille princière de Nassau et put grâce à leur protection obtenir le décanat de la collégiale d'Eindhoven. Assez fortuné de naissance, tout en

12. FRIJHOFF, Willem. 1977. « Vier Hollandse priesterbibliotheken uit de zeventiende eeuw ». *Ons Geestelijk Erf* 51: 198-302 (inventaire de sa bibliothèque, 223-238).

augmentant sa fortune par la réimpression et la vente en grand nombre de gravures faites par les grands artistes du moment, il a pu se soustraire au service pastoral en prétextant de fréquentes migraines, tout en faisant apparemment de multiples voyages à l'étranger. Sa bibliothèque en conserve bien des traces. A sa mort, l'inventaire de ses possessions révéla une superbe collection de tableaux, parmi lesquels le célèbre *Trinité* d'Albrecht Dürer, maintenant à Vienne, et de plusieurs milliers de gravures d'art, son fonds de commerce, mais aussi une bibliothèque fournie.

Contrairement à ses collègues prêtres, dont les bibliothèques étaient pour les trois-quarts composées d'ouvrages théologiques et spirituels en latin, et pour le reste de livres vernaculaires servant surtout leur métier pastoral, assortis de quelques ouvrages de piété en langue française, la bibliothèque de ce prêtre mondain, épris de la nouvelle civilité française, que fut De Backer comprenait des ouvrages dans pas moins de sept langues. Il y en avait 23 en italien qu'il a dû acheter au cours de son grand tour ou de ses voyages ultérieurs. Citons en particulier le fameux *Vocabulario degli accademici della Crusca*, publié à Venise en 1612 et en 1623, des auteurs italiens à succès tels que Trajano Boccalini avec sa satire politique *Ragguagli di Parnasso* (1614), la satire mordante de la cour pontificale du temps d'Urbain VIII et des Barberini *Il Divortio Celeste* (1643) par le jeune chanoine Ferrante Pallavicino qui lui a valu une condamnation à mort à l'âge de 26 ans, *Il Pastor Fido* de Gian-Battista Guarini (1590), les *Tredecì piacevolissimi notte*, et encore un autre recueil de contes de Giovanni Francesco Straparola, les *Dialogi di Amore* du cabbaliste Léon le Hébreu, une traduction italienne (d'après le français) de l'histoire amoureuse du Dauphin de France par Giulio Filoteo di Amadeo, une autre traduction italienne (d'après l'espagnol) du roman populaire *Calisto y Melibea* de Fernando de Rojas, gouverneur de Salamanque, sans parler de lectures ecclésiastiques telles que la *Historia del Concilio Tridentino* (1619) du Servite Pietro Sarpi, *l'Historia ecclesiastica delle Rivoluzione d'Ingliterra* (1591) du dominicain Girolamo Pollini, en fait une histoire du schisme anglican, une traduction italienne (d'après l'espagnol) des Œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix, un *Spirituale Discorso* du père Andrea Pierbenedetti, ou la Vie de Sainte Catherine de Sienne en italien.

Le dictionnaire italien-français de Nathanael Dhuez ou Duez, maître de langues à Leyde, et son manuel d'apprentissage de l'italien, le *Guidon de la langue italienne* (1641), furent visiblement ses guides linguistiques,

sans parler de la grammaire de l'italien du cardinal Pietro Bembo (1525), d'un Guide de la Rome moderne (1638) et d'un Guide d'Italie qui indiquent le sens de ses voyages. La *Schola italica in qua exempla bene italice loquendi proponuntur* (1605) du grammairien Catharin Le Doux ou Dulcis témoigne de sa volonté de bien et activement parler l'italien. Mais il lisait Machiavel et les nouvelles érotiques de Matteo Bandello en traduction néerlandaise, tout comme il avait Virgile à sa disposition dans une traduction du poète néerlandais Joost van den Vondel. En revanche, il possédait les Emblèmes d'Alciat, pourtant traduits dans bien des langues modernes, en latin, tout comme il lisait en traduction latine la satire *Lapis Lydius politicus* de Trajano Boccalini dont il avait cependant un autre ouvrage en version italienne dans sa bibliothèque, tandis qu'il possédait aussi bien une traduction néerlandaise des contes de Boccaccio que l'édition italienne de son œuvre géographique (1598).

Comment faut-il interpréter ce fonds kaléidoscopique à la lumière de notre thème ? Le premier point intéressant est que De Backer ne pratiquait pas la lecture active de toutes les langues dont il semble avoir été familier. Ainsi, l'hébreu, le grec, l'espagnol et l'anglais sont représentés dans sa bibliothèque par des grammaires et dictionnaires mais pas par des livres de lecture. On trouve bien le dictionnaire latin-anglais de John Rider (1589) et un dictionnaire néerlandais-anglais, mais pas un seul autre ouvrage en anglais. Il y a une grammaire grecque et un dictionnaire trilingue (latin-grec-néerlandais), mais abstraction faite d'un Nouveau Testament latin et grec, matière obligatoire dans les facultés de théologie, il ne lit Homère apparemment qu'en latin et en néerlandais, et le prosateur grec Héliodore en néerlandais et en français. Son dictionnaire espagnol trilingue ne l'a pas séduit à acheter des livres en espagnol, pourtant aisément accessibles dans les Pays-Bas espagnols tout proches, où de surcroît il a séjourné. Il se procure les auteurs espagnols de spiritualité en latin ou, comme saint Jean de la Croix, en italien. Et le roman chevaleresque populaire d'origine espagnole *Amadis de Gaule* se trouve dans sa bibliothèque dans une traduction hollandaise. Le dictionnaire espagnol servait probablement d'appui au cas où De Backer lors de ses séjours dans les Pays-Bas espagnols dut se trouver inopinément en présence d'un hispanophone ou consulter un livre en castillan.

En revanche, outre les dictionnaires plurilingues, le contexte multilingue se manifeste clairement dans un type d'ouvrage très populaire à cette époque, dont il possédait plusieurs titres différents, à savoir les recueils de bons mots, *exempla* et lieux communs, soit empruntés à plusieurs

langues, soit imprimés en plusieurs langues à la fois. De ce dernier type, De Backer possédait par exemple les *Gemmulae linguarum latine, graecae, italicae et germanicae* (1610), publiées par Philippe Garnier, précepteur de français à Giessen et Leipzig. Ces livres renvoient bien à des pratiques culturelles précises. Les citations et exemples contenus dans ces recueils étaient tissés à travers les discours officiels destinés au public, ils truffaient les sermons des prédicateurs pour réveiller l'attention, ou ils saupoudraient d'exemples piquants l'échange de récits pendant les soirées de veille ou en bonne compagnie, au cours des longs voyages en carrosse ou en coche d'eau. Nous savons par les livres, occasionnels et pamphlets qui mettaient en scène des épisodes de la vie quotidienne comme la conversation galante, la dispute organisée sur un thème d'actualité théologique ou politique, ou simplement l'échange de nouvelles et d'idées, que ces conversations empruntaient souvent des voies plurilingues espiègles. Afin d'éblouir le lecteur, ils utilisaient tout l'arsenal linguistique disponible, allant de l'emploi circonstancié de langues étrangères, de dialectes locaux ou de sociolectes fonctionnels —le jargon des juristes ou des médecins, par exemple, ou le langage pédant des précepteurs— aux mots d'emprunt et maximes en langue latine, grecque, française, italienne ou allemande. Celles-ci parsemaient et pigmentaient la conversation, aidaient à mémoriser en rappelant du déjà-entendu, et manifestaient l'érudition ou l'expérience mondaine du locuteur. La connaissance des langues étrangères, ou plutôt, son maniement socialement efficace, était une arme redoutable dans l'interaction verbale et augmentait le prestige du partenaire.

Un des pamphlets néerlandais de la mi-XVII^e siècle —ce sera mon deuxième exemple— met en scène un conseil de navire, composé de neuf personnages provenant d'autant de pays différents, sous la conduite du capitaine du navire néerlandais Bouwen Krijnssen – nom fictif, bien sûr¹³. Ce genre de conseil était de règle lorsqu'il y avait de sérieux problèmes de navigation. On y invitait les officiers de bord ainsi que les principaux passagers de marque. Le conseil fictif représenté dans ce pamphlet était tenu sur un navire néerlandais à propos de la situation assez dramatique

13. *Breeden-Raedt aende Vereenichde Nederlandsche Provintien [...] gemaect ende gestelt uyt diverse ware en waerachtige memorien, door I.A.G.W.C.* Anvers: François van Duynen, 1649. Sur le contexte: FRIJHOFF, Willem. 2007. *Fulfilling God's Mission. The Two Worlds of Dominie Everardus Bogardus, 1607-1647*. Leyde/Boston: Brill, 336-340.

dans la colonie de la Nouvelle Néerlande (c'est-à-dire l'actuel État de New York et les territoires environnants), où une guerre meurtrière avec les indiens sur l'île de Manhattan avait menacé l'existence même de cette colonie néerlandaise et où, disaient les interlocuteurs, les directeurs de la colonie nommés par la Compagnie des Indes Occidentales, à ce moment le fameux Pieter Stuyvesant, n'avaient pas été à la hauteur ou représentaient un courant d'opinion divergent, négligeant les intérêts de la patrie. Ce qui frappe dans ce pamphlet est l'entrée en matière par la présentation linguistiquement modulée des neuf personnages qui prendront part à la discussion, chacun stéréotypé à l'aide d'un prénom et d'une position sociale, et usant du charabia linguistique dont ils ont dû être coutumier pour se faire comprendre dans l'espace multilingue qu'était (et est toujours) un navire au cours transatlantique. De ce fait, le pamphlet met en scène un tableau crédible de la communication multilingue d'autrefois. Écoutons-les se présenter:

- *Alfonso, soldat Portugais au service des États Généraux au Brésil* :
Al spreek kicke quaet Duys, met praten, wy zijn hierre vreembt, soo hoore wat nieuws, een van een ander. [Je parle mal le néerlandais. La langue ne nous est pas familière, mais nous voulons entendre de la bouche des uns et des autres ce qu'il y a de nouveau.]
- *Carel, étudiant suédois* : Daer ben ick oock elogieert. Is dat goet Hollantsch, schipmaet? [Merci pour l'éloge. Est-ce bien du bon hollandais, matelot ?]
- *Domingo, barbier espagnol* : Dat farre wel. [Sûrement] Yo non puedo mais. Ha!ha!ha!
- *Estienne du Chesne, marchand français* : Mon Dieu, hier is 't rechte folcke bij een om te praeten, wij sel malcander interpreteeren. [Voilà les gens qu'il faut pour discuter, nous nous interpréterons les uns les autres.]
- *Faustus, Napolitain*: Bon jorno Singioresi. Par il amor di dios. Dat sal een klucktige praet geeven. [Ce sera un débat bien divertissant!]
- *Govert, gentilhomme anglais, appauvri* : Hei wacht wat, ey com bey em bey presentlijck daer ligt min knepseck. [Attendez un peu, j'arrive à l'instant même, voilà déjà mon havresac.]
- *Hans Christopher, hobereau allemand* : Was teuffel, diss lumpffen gesinnetge werd mich nit lassen ruhen. [Diable, ces rustres ne me laisseront pas en paix.]